

## Pierre Arpin et la renaissance d'une galerie!

Stéphane Gauthier

Numéro 104, novembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauthier, S. (1999). Pierre Arpin et la renaissance d'une galerie! *Liaison*, (104), 14–15.

# Pierre Arpin

## et la renaissance d'une galerie!

Stéphane Gauthier

**Le bilan est impressionnant.** Dans une ville où il n'y a pas si longtemps les arts se classaient au 23<sup>e</sup> et dernier rang dans l'ordre des priorités de ses citoyens, loin derrière le sport et l'entretien des routes, une galerie d'art, devenue orpheline en 1996, s'est transformée depuis en véritable duchesse. Elle se nomme la Galerie d'art de Sudbury son Pygmalion, c'est Pierre Arpin. Permettez-moi de vous le présenter.

Je voudrais pouvoir mettre la voix de Pierre Arpin sur papier pour vous la faire entendre. Calme et feutrée, retenue mais ferme, elle avance avec étude et circonspection. Ce ton est inestimable lorsque l'on veut convaincre de la valeur d'une galerie publique. «Quand je suis arrivé à Sudbury, je m'étais dit : je n'ai pas de garantie que je vais être ici dans un an parce que la boîte pourrait très bien ne pas survivre» La Galerie venait de perdre son financement de l'université Laurentienne. Abandonnée à ses déficits répétées et ce, malgré un budget de fonctionnement de 300 000 \$, isolée de la communauté, Pierre Arpin avait fort à faire. Il prenait la tête de la Galerie installée dans l'ancien domaine Bell sur la rue John avec seulement deux mois de programmation devant lui. «J'avais la chienne», dit-il en riant.

Trois années plus tard, la Galerie a plus que doublé son taux de fréquentation. Elle offre une programmation qui intègre autant l'art contemporain que la production régionale. Elle a réussi à se rapprocher de la communauté en encourageant l'animation culturelle à même son espace d'exposition et parmi les œuvres : ateliers pour étudiants et grand public, spectacles de jazz, lancements de livre, soirées de poésie et causeries littéraires. Sur le plan financier, elle possède un budget de fonctionnement de 475 000 \$ avec un budget équilibré. Enfin, grâce à son exposition sur le paysage industriel nord ontarien contemporain, la Galerie a pu bâtir des ponts entre Sudbury et Saint-Étienne, ville noire en France où l'on s'intéresse à l'influence de l'industrie du charbon sur le paysage. Quelle est le secret de cette réussite ? Du flair, de la programmation mixte, les partenariats ? Pierre s'est bien gardé de me le dévoiler avant la fin de l'entrevue.

Né à l'hôpital Montfort, élevé en campagne dans l'Est ontarien, Pierre Arpin a fait ses études à l'école secondaire de Plantagenet et plus tard à l'École secondaire de La Salle avec l'encouragement de professeurs artistes. Ses succès lui valent une bourse pour entrer à l'université d'Ottawa.

Avant d'arriver à Sudbury, il vivait trois rapports avec l'art. Comme portraitiste, il le pratiquait. Étudiant maître, il le critiquait. Conservateur, il le préservait de la poussière du temps et de l'oubli. Fortement influencé par son père photographe et encouragé par sa mère, il pratique le dessin et la peinture

dès un âge tendre. «À l'âge de trois ans, quatre ans, je dessinais sur les murs, je barbouillais». Et la piqûre de l'art ? «Je sais que j'ai toujours été ébloui par la lumière, par la couleur. Je me rappelle à l'âge de sept, des samedis matin où mon père m'installait à la table de cuisine avec du papier et des crayons et il me disait: dessine un œuf ou dessine cette nature morte, puis travaille sur les ombres, la couleur. À huit ans, j'avais de la peinture à l'huile et je produisais de petits tableaux... Il y a aussi dans ma mémoire visuelle l'influence de l'*Encyclopédie de la jeunesse*, l'édition de 1910 je pense, avec ses reproductions de Leonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël, les maîtres de la Renaissance, aussi Delacroix, donc des modèles : «je dessinais alors ma reproduction de La Joconde... c'était mon ambition à l'époque d'être un grand dessinateur !»

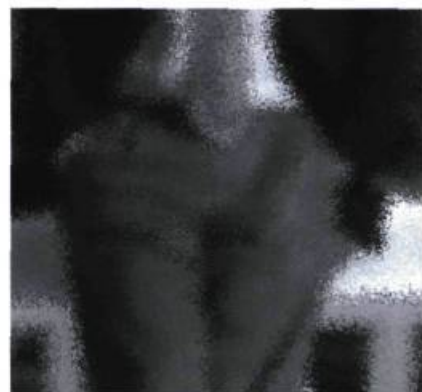


Photo : Rachelle Bergeron

## L'intimité de l'art

Tout dans son entourage, mêlé à des exercices et une discipline, le conduit vers la pratique et l'étude de l'art. Et très tôt, il développe un lien avec l'institution muséologique. «Mon père, qui travaillait à Ottawa, me laissait à la Galerie Nationale le matin, donc j'y passais ma journée. À 14 ans, j'ai écrit à la directrice de la Galerie Nationale pour lui demander si je pouvais étudier sur place les lithographies d'Escher, je le faisais avec des gants blancs d'archiviste ! L'été, on passait au moins une journée par été, maman et les six enfants, à faire la tournée des musées d'Ottawa.»

Cette proximité de l'art à la maison et dans son quotidien aura certainement influencé Pierre dans son pari d'ouvrir la Galerie au grand public. Mais dans le cumul et l'écume de ses fonctions, l'administrateur concilie-t-il la pratique de l'art, la critique et la gestion ? «Je ne veux pas être trop négatif, mais je les concilie mal à tous les niveaux». Avec la gestion du personnel, les levées de fonds, la rédaction de demandes de financement, le travail d'impressario (pour inviter des expositions), les communications et les relations publiques, il y a peu de place pour prendre le pinceau, encore moins lorsqu'on est dans une situation de gestion de crise. Néanmoins, il réussit à terminer une maîtrise sur l'autportrait visuel comme autobiographie et à exécuter trois petits tableaux pour se rassurer qu'il pouvait encore créer quand il le désirait. «J'ai été agréablement surpris que le lien avec le *faire* était toujours là... le questionnement du geste, le rapport avec la matière et la surface, c'était comme si j'avais peint la semaine précédente. Ça été une grande consolation de me dire : même si je sais qu'il y a de longues périodes de ma vie où je vais me retrouver dans des postes qui vont prendre beaucoup de mon temps, je pourrai toujours m'y remettre» En réduisant sa production, Pierre s'éloigne de l'ironie et de l'art référentiel qu'il affectionnait dans les années quatre-vingts pour se concentrer sur l'essentiel. «Les portraits que j'ai produits depuis 1996 mettent de côté l'ironie post-moderne. J'ai fait un autoportrait pour mes quarante ans et un tableau d'un dernier repas à trois entre amis intimes, dont l'un est maintenant décédé. J'ai ensuite offert le portrait à l'ami qui restait. Ce sont des moments avec des êtres chers que je privilégie. L'ironie a ses limites. C'est la psychologie du personnage et l'émotion qui m'intéressent.»

## Le secret de Pierre : patience, respect et polyvalence

Il est d'ailleurs le premier étonné de ses réalisations à Sudbury. Son approche est pragmatique mais empreinte de sensibilité aux différents publics : «Il y a un certain principe que j'ai tenté d'articuler à la Galerie d'art de Sudbury : la galerie se doit d'être communautaire parce qu'elle s'inscrit dans une communauté dont les besoins sont variés. Il y a de la place pour des expositions communautaires, comme celle des étudiants du secondaire, puis des expositions d'amateurs, de semi-professionnels et de professionnels.»

Selon Pierre Arpin, Sudbury souffre depuis trop longtemps d'un complexe d'infériorité à cause de son passé. Pour lui, les arts rehaussent l'image de la ville, une ville qui est appelée à devenir un centre culturel encore plus important dans le Nord-Est ontarien. Cela, il l'a fait comprendre aux échevins par le dialogue. «Nous avons changé notre manière de nous présenter aux élus municipaux. Par une stratégie collective qui réunissait Prise de parole, le TNO, le Sudbury Theatre Centre, Cinéfest et la Galerie d'art de Sudbury, nous avons commencé par leur exposer nos mandats respectifs et expliquer comment fonctionnait la Commission des arts de Sudbury (ce qu'ils ne comprenaient pas bien), pour ensuite leur démontrer en quoi un appui à l'art est un investissement. Quatorze organismes de Sudbury se partageaient un maigre 84 500 \$ de la municipalité en comparaison avec une contribution de 2 millions de dollars du provincial et du fédéral. En plus, nous générons 1,3 millions de dollars. On leur a donc dit : si vous voulez augmenter votre investissement dans la chose culturelle, nous pouvons vous garantir que l'impact économique sera d'autant plus important. Dans son budget de cette année-là, le conseil, unanimement, a haussé de 42 % l'affectation de ses dépenses en matière culturelle à Sudbury. Je pense qu'il y a eu un changement radical dans la façon dont la municipalité perçoit les arts.»

Mission accomplie, dit Pierre Arpin, alors qu'il quitte Sudbury pour la Art Gallery of Greater Victoria en Colombie-Britannique. Là-bas, il optera sans doute pour la même stratégie qu'à Sudbury : entrer en dialogue avec la communauté.

Ce sont des femmes et des hommes qui font les institutions. Dès que la communauté adhère, l'idéal qu'ils leur insufflent les dépasse. Pierre laisse derrière lui une galerie en santé, une pleine année de programmation et un beau projet en chantier : un système de location d'œuvres d'art pour qu'elles puissent entrer dans les maisons, la plus intime galerie entre toutes. ●